

De la vie à l'œuvre: La relation conjugale de Molière et d'Armande Béjart

Depuis que Molière a des spectateurs, des lecteurs et des critiques, quelque chose dans son œuvre a retenu l'attention; c'est non seulement la récurrence insistante de certains thèmes en rapport avec la vie conjugale (mariage disproportionné, jalousie, hantise du cocuage, dénonciation de la coquetterie, de la légèreté féminines, mésentente conjugale), mais la similitude assez fréquente que ce spectacle – qui plonge le public dans l'intimité de la vie domestique – présente avec l'existence même de Molière et de sa femme, Armande Béjart.

Y aurait-il donc là davantage que la reprise, l'utilisation de motifs comiques ou dramatiques archi-connus, présents un peu partout? Autre chose qu'une ressemblance, une analogie fortuite entre la fiction scénique et la vérité de l'existence?

Il n'est pas dans les habitudes des auteurs comiques du temps d'étaler leurs «problèmes» sur la scène ou même d'y faire des allusions trop précises. Les Rotrou, Scarron, Quinault, Thomas Corneille, Poisson et autres Dorimond s'en tiennent à une topique qui, dirait-on, ne les «concerne» pas directement, personnellement. Et les esprits les plus avisés ou les plus inquisiteurs n'ont pratiquement rien trouvé dans toutes ces comédies qui puisse fournir tel détail de biographie. Le cas Molière n'en est que plus singulier et exceptionnel.

Mais encore, est-ce de bonne méthode que d'aller ainsi questionner l'œuvre pour qu'elle révèle quelque chose sur son auteur? On pourrait objecter qu'une telle lecture est abusive et relève d'un biographisme désuet. Généralement, la critique a tendance à suspecter cette démarche et des travaux comme ceux de Pierre Brisson, *Molière, sa vie dans ses œuvres*¹, n'ont guère convaincu, paraissant aventureux, excessifs dans leur projet même.

Or, comme la *Vie privée de Molière* est relativement mal ou peu connue, malgré le beau livre de G. Mongrédien qui porte ce titre², le champ est ouvert aux suppositions, conjectures, hypothèses ou interprétations tendancieuses. Sans parler des légendes qui foisonnent. Sans parler de la «sacralisation» de Molière chez la majorité des moliéristes – ou «moliéristes», comme dirait Sylvie Chevalley –, qui crient au scandale, au blasphème dès que l'on prétend toucher à l'image consacrée.

Il convient donc d'être à la fois sans préjugés, critique et prudent. C'est que ce couple n'est pas n'importe lequel. Il a fait parler de lui, il a «focalisé» une attention souvent malveillante; et peut-être aussi, par un mouvement inverse, a-t-on projeté sur lui, sur l'existence réellement vécue, des situations, des comportements, des réactions que l'on avait trouvés dans l'œuvre.

Une chose du moins est certaine: Molière a écrit pour sa femme et pour lui des rôles précis. La «Lettre sur Molière» de 1740³ dit qu'Armande «jouoit tous les grands rôles dans les pièces de son mary, qu'il travailloit exprès pour ses talents». Il les a en effet sans doute écrits d'abord

¹ Paris, Gallimard, 1942.

² Paris, Hachette, 1950.

³ *Mercure de France*, mai 1740, éd. G. Monval, Nlle Coll. moliéresque, Paris, 1887, p. 843.

pour faire valoir leurs qualités propres en tant qu'acteurs, pour qu'ils puissent briller devant le public chacun à sa manière; mais aussi, très probablement n'a-t-il pu s'empêcher d'y mettre une part d'eux-mêmes.

On peut accorder quelque crédit à l'observation de La Grange, le fidèle compagnon de toute la carrière parisienne, qui parle en 1682 de ces comédies «où l'on peut voir qu'il a joué tout le monde, puisqu'il s'y est joué le premier en plusieurs endroits sur des affaires de sa famille, et qui regardaient ce qui se passait dans son domestique. C'est ce que ses plus particuliers amis ont remarqué bien des fois»⁴.

Que se passait-il exactement dans son domestique? C'est évidemment de rapports humains et de problèmes affectifs qu'il s'agit. Nous allons donc rapidement rappeler l'essentiel: le peu que l'on sait et ce qu'il est raisonnable de supposer à propos de la vie sentimentale de Molière.

On a dit que sa vocation théâtrale s'était concrétisée grâce à l'amour: la rencontre avec Madeleine Béjart, comédienne d'une certaine expérience, et la liaison avec elle (que personne ne met en doute) ont provoqué la décision initiale, l'entrée dans le milieu des acteurs, l'expérience de l'Illustre Théâtre, l'affirmation d'une personnalité d'animateur, de *capocomico*, enfin la composition de pièces pour une troupe peu à peu étoffée.

Et puis, un peu plus tard, Molière aurait essuyé un échec dans ses avances à la fameuse Marquise Du Parc (celle qui rebutera le vieux Corneille avant de tomber dans les bras du jeune Racine: curieuse destinée, on en conviendra): cet épisode est beaucoup moins sûr. En revanche, Molière deviendra l'amant d'une autre de ses actrices, Catherine De Brie, que nous retrouverons encore. On ne lui connaît pas d'autres affaires de cœur, comme si son univers avait toujours été restreint au milieu du théâtre, mieux: à sa propre troupe. Pourtant, son biographe Grimarest affirme que, s'il n'aimait pas le jeu, «il avait assez de penchant pour le sexe», et il continue: «La De Brie l'amusait quand il ne travaillait pas»⁵. Soit dit en passant, je ne pense pas qu'il faille accorder un crédit aveugle à cette *Vie de Molière*, du sieur Grimarest; Boileau déjà, qui lui avait bien connu Molière, était plus que réticent: «il se trompe de tout, disait-il, ne sachant même pas les faits que tout le monde sait». Parue en 1705 (plus de trente ans après la mort de Molière), écrite par quelqu'un qui n'avait pas connu Molière, cette biographie doit une bonne partie de son information, nous dit-on, à Baron. Cet acteur est entré dans la troupe en 1666: il ne connaissait donc les événements antérieurs que par ouï-dire; ses relations, tantôt intimes, tantôt conflictuelles, avec le couple Molière étaient telles que l'on peut douter de son objectivité; enfin, à trente ans de distance, sa mémoire pouvait avoir quelques défaillances. Ce que dit ici Grimarest ne convainc guère: les soucis du théâtre étaient tels que le chef de troupe, l'auteur et l'interprète, dès 1663 ou 1664, avait sans doute l'esprit ailleurs qu'à la bagatelle; et si la bonne De Brie «l'amusait», on comprend surtout qu'il cherchait auprès d'elle la détente, le calme, la compréhension, l'oubli momentané de toutes ses préoccupations bien plus que les plaisirs de la chair. «Ses assiduités n'étaient pas trop fatigantes pour une femme, avoue d'ailleurs Grimarest; en huit jours, une petite conversation, c'en était assez pour lui». Mais nous sommes déjà dans la

⁴ *Les Œuvres de M. de Molière*, Paris, Denis Thierry, 1682. Dans: Molière, *Œuvres complètes*, éd. G. Couton, Paris, Gallimard, 1971 (Bibl. de la Pléiade), t. II, p. 999.

⁵ *La Vie de M. de Molière*, Paris, Le Febvre, 1705, p. 250.

dernière partie de sa vie: il faut auparavant remonter aux années 1660-61, ou même jusque vers 1654.

C'est alors en effet que Madeleine prend avec elle et avec la troupe une petite fille qu'elle a eue fin 1642 ou début 1643, très probablement d'une liaison avec le comte de Modène, et qu'elle aurait confiée à une «dame du Languedoc» pendant tout l'intervalle. Je n'insiste pas ici sur la longue controverse historique à propos de cette naissance et de la filiation de l'enfant⁶. Cette jeune Armande Grésinde partage donc la vie de la troupe: on lui confie même à l'occasion de petits rôles. (On a cru la retrouver en 1653 à Lyon, jouant une nymphe dans l'*Andromède* de Corneille: la distribution manuscrite des rôles sur un exemplaire de la pièce⁷ mentionnerait une «Mlle Menou», qui serait le surnom d'Armande; mais je ne lis que «Mlle Manon», indubitablement).

Elle est vive, piquante, charmante et charmeuse. Elle n'a pas de père: le chef de la troupe, auréolé de tout son prestige, amant de sa mère et assez bel homme au demeurant (comme en témoignent les portraits conservés) le remplacera dans son cœur; elle s'attache à lui, l'admire, le regarde avec tendresse. Les mois passent, l'adolescente grandit, et Molière finit par remarquer qu'Armande est une bien mignonne créature, fraîche, avenante, séduisante. Il s'éprend d'elle: un peu protecteur, un peu éducateur sentimental, mais surtout et très vite amoureux enflammé, passionné. Elle ne le repousse pas, malgré la différence d'âge (une vingtaine d'années). Au printemps 1661, Molière envisage de l'épouser et le mariage a lieu début 1663. Armande est ravie: devenir Mademoiselle Molière, femme du chef de la troupe, avoir de beaux rôles, une vie relativement luxueuse et relativement libre n'est pas pour lui déplaire. Deux mois plus tard, elle est enceinte et le petit Louis, filleul du roi, naîtra en janvier 1664. À la fin de cette même année, nouvelle grossesse et en août 1665 c'est la naissance de Madeleine-Esprit (qui porte les prénoms des parents de sa mère).

Mais la lune de miel s'est éclipsée depuis un certain temps déjà. Car le couple (et il s'en est aperçu, sans doute) s'est fondé sur un malentendu grave, presque tragique. Si l'amour que Molière porte à sa femme est bien réel et profond, il n'est pas le mari qu'elle escomptait: toujours absorbé par les tracasseries du théâtre, pressé par le temps, sa santé s'altère avec son humeur et son naturel mélancolique, peu communicatif, ombrageux même, reprend le dessus.

Et Armande se rend compte que ce qu'elle prenait pour de l'amour en elle était en réalité de l'attachement affectueux, de l'admiration un peu tendre; de plus, elle a besoin de distractions, elle a besoin de paraître, d'être admirée et, pourquoi pas? courtisée. C'est elle qui s'éloigne, et sa conduite commence à faire jaser. La rumeur publique situe les premiers écarts à l'époque de la création de *La Princesse d'Élide* (mai 1664)⁸.

⁶ Voir entre autres A. Houssaye, *Molière, sa femme et sa fille*, Dentu, 1880; L. Lacour, *Les Maîtresses et la Femme de Molière*, Éd. d'Art et de Littérature, 1914; H. Lyonnet, *Mademoiselle Molière*, Alcan, 1925; G. Couton, «L'État-civil d'Armande Béjart», *R.S.H.*, juill.-sept. 1964, p. 311-352.

⁷ *Bibliothèque de M. G[abriel] H[anotaux]*, Paris, Giraud-Badin, 1927, n° 90 et fac-similé. Nous le reproduisons ici comme preuve de notre lecture, qui corrige une erreur longtemps perpétuée.

⁸ Cf. Grimarest: «*Elle ne fut pas plus tôt Mlle Molière qu'elle crut être au rang d'une duchesse, et elle ne se fut pas [plus tôt] donnée en spectacle à la comédie que le courtisan désoccupé lui en conta. Il est bien difficile à une comédienne, belle et soigneuse de sa personne, d'observer si bien sa conduite qu'on ne puisse l'attaquer. [...] Molière s'imagina que toute la cour, toute la ville en voulait à son épouse. Elle négligea de l'en désabuser*» (p. 68-69).

L'incompréhension réciproque grandissant, la mésentente devenant chaque jour plus sensible, le couple se sépare sans doute vers la fin 1665. Armande reste avec sa fille rue Saint-Honoré; Molière a sous-loué une maison place du Palais-Royal, mais se retire le plus souvent possible dans sa maison de campagne d'Auteuil. Ce n'est pas une rupture: Armande continue à participer à la vie de la troupe et à fréquenter son mari; mais l'incompatibilité d'humeur rend la cohabitation trop pénible⁹.

Madeleine Béjart est désolée; elle fait tous les efforts qu'elle peut pour rapprocher le couple. Finalement, début 1672, Armande crée le rôle-titre de *Psyché* et accepte de reprendre la vie commune. Une nouvelle grossesse s'annonce. Les Molière s'installent rue de Richelieu en juillet 1672. Armande donnera naissance le 15 septembre à un fils, précisément nommé Pierre Jean-Baptiste Armand (les prénoms des parents étant ainsi rapprochés); mais l'enfant meurt trois semaines plus tard.

Madeleine Béjart était morte le 17 février 1672, Molière meurt le 17 février 1673. Armande se conduit alors dignement, fait ce qu'il faut (démarches, interventions, suppliques) pour que le corps soit enseveli en terre chrétienne. Elle essaie de reprendre les rênes de la troupe, remonte sans tarder sur scène (on le lui a reproché)¹⁰, rejoue les œuvres de son mari. Elle doit faire face à de nombreuses difficultés: départs de certains acteurs, ennuis matériels, etc.

Souvenons-nous qu'Armande se trouve veuve à trente ans, sans appuis familiaux, avec une fille à élever et une troupe à nourrir. Il est assez naturel qu'elle ait cherché à refaire sa vie: des bruits ont continué à circuler sur sa conduite, elle a été mêlée à de très bizarres affaires de mœurs, l'affaire Lescot-La Tournelle et le procès Guichard (tentative d'empoisonnement de Lully). Il faut cependant remarquer qu'en dehors de quelques noms qui ont été avancés à la légère et qui ne peuvent pas être retenus sans réserve, on n'a jamais pu désigner nommément un amant certain d'Armande. Mis à part Baron (de dix ans son cadet), acteur d'une fabuleuse précocité, puisqu'il aurait débuté chez Molière à treize ans; la liaison avec Armande daterait des environs de 1670-72 (il a dix-neuf ou vingt ans à ce moment). Mis à part un certain Du Boulay, dont parle longuement *La Fameuse Comédienne*, pamphlet anonyme de 1688 qui mérite quelque attention. Dans les deux cas, c'est possible, mais évidemment rien ne peut être prouvé.

Quoi qu'il en soit, en 1677, Armande se remarie à un acteur qui avait rejoint la troupe dès 1673, Isaac François Guérin d'Estriché (mais, bien avant cette date, les registres de la troupe la nomment «Mademoiselle Guérin»). Elle en aura un fils l'an d'après. Sa carrière d'actrice se poursuivra avec autant de bonheur que d'activité: comme le montre la belle étude de Sylvie Chevalley sur «Armande Béjart comédienne»¹¹, pour la période 1687-1694, elle joue dans 571 représentations, soit une moyenne de 70 par année¹²: elle se retirera du théâtre en 1694 avant de mourir en 1700.

⁹ «L'esprit [de cette femme – Grimarest dit: «de ce deux femmes» –, Madeleine et Armande] était tellement opposé à celui de Molière qu'à moins de s'assujettir à [sa] conduite et à [son] humeur, il ne devait pas compter de jouir d'aucun moment agréable avec [elle]» (Grimarest, p. 109-110).

¹⁰ Réédité par Ch.-L. Livet, sous le titre: *Les Intrigues de Molière et celles de sa femme*, Paris, Liseux, 1877. Voir notre article «La Fameuse Comédienne (1688): problèmes et perspectives d'une édition critique» dans «Diversité c'est ma devise» *Festschrift J. Grimm*, Biblio 17, 1994, p. 191-213, ainsi que notre édition critique à paraître.

¹¹ *R.H.L.F.*, 1972, p. 1035-1049.

¹² Ainsi elle joue 62 fois pendant sa dernière saison (1693-94).

Armande Béjart a été, de tout temps, l'objet de nombreuses critiques, malgré tout ce que son personnage conserve de flou, de difficilement déchiffrable. Il faut évidemment distinguer la comédienne et la femme, l'épouse. Pour l'actrice, ses dons, son réel talent semblent avérés; en plus des échos enthousiastes que répètent les gazettes rimées de Loret, Robinet ou Subligny, croyons-en le témoignage des *Entretiens galants*, ouvrage anonyme de 1681¹³, qui fait son éloge en même temps que celui de La Grange:

«Ils savent toucher le cœur, ils peignent les passions. La peinture qu'ils en font est si vraisemblable et leur jeu se cache si bien dans la nature que l'on ne pense pas à distinguer la vérité de la seule apparence. En un mot, ils entendent admirablement bien le théâtre. Ils récitent d'une manière délicate. Leur maintien a quelque chose de touchant. Ils jouent presque aussi bien quand ils écoutent que quand ils parlent. La Molière a une voix fort touchante et elle prend autant de divers tons qu'elle a de rôles différents».

La femme en revanche est loin d'avoir droit aux mêmes louanges. Même si elle a des manières qui plaisent, on ne lui reconnaît qu'une beauté médiocre. Elle est savante en galanterie, fort vaniteuse, sensible aux flatteries, très coquette, aimant le luxe et les plaisirs. Fière et hautaine, colérique, d'une humeur bizarre, elle se donne des airs importants, est capricieuse et impérieuse. Voilà une partie des appréciations peu flatteuses que contient *La Fameuse Comédienne*. Plusieurs échos de l'époque la traitent de débauchée, vivant dans un adultère public. Sans aller si loin, un quatrain datant de 1677 la peint ainsi:

*Les Grâces et les Ris règnent sur son visage,
Elle a l'air tout charmant, et l'esprit tout de feu.
Elle avait un mary d'esprit qu'elle aimoit peu:
Elle en prend un de chair qu'elle aime davantage¹⁴.*

Ajoutons un passage d'une lettre de Bussy Rabutin du 3 mars 1673 qui n'a presque jamais été relevé:

La femme de Molière ne se contraint pas trop de monter sur le Theatre trois jours après la mort de son mari. Elle peut jouer la comédie à l'égard du public; mais sur le sujet du pauvre défunt, elle ne la joue guères; à ce que je voi, son deuil ne lui coûtera pas beaucoup¹⁵.

Réputation qui semble bien établie, on le constate. Pourtant, cette femme a droit à une certaine compréhension, même s'il est difficile de l'excuser en tout.

Nous devons maintenant nous pencher sur l'œuvre pour percevoir ce qu'elle peut avoir intégré des événements auxquels Molière et sa femme ont eu part. Rapprochons quelques faits bruts, des dates, le contenu objectif des œuvres de ce que nous venons de voir.

On a naturellement relevé la coïncidence initiale. *«Avant que de recommencer [la saison théâtrale] après Pâques [...], Molière demanda à ses camarades deux parts, pour lui et pour sa*

¹³ Paris, Ribou, 1691, t. II, p. 31-36.

¹⁴ «Portrait des comédiennes de l'hôtel de Guénégaud», dans l'éd. Livet, *op. cit.*, p. 67. Cf. ce que dit la *Lettre critique sur la Vie de Molière*: «La Molière était une coquette outrée; elle causait continuellement du chagrin à Molière, et il ne pouvait la ranger à son devoir à cause de son humeur volontaire» (dans Grimarest, *op. cit.*, Paris, Liseux, 1877, p. 193).

¹⁵ *Nouvelles Lettres*, Paris, Delaulne, 1715, t. IV, p. 38.

femme, s'il se mariait» (registre de La Grange, vers la mi-avril 1661). Le 24 juin 1661 a lieu la création de *L'École des Maris*.

L'École des Maris: programme d'un futur époux. Comment Molière imagine la conduite du bon mari, d'ailleurs homme rassis, plus âgé que sa femme, tolérant et confiant. Avec aussi l'image de tout ce qu'il ne faut pas faire: le jaloux et sévère Sganarelle.

Ariste

*Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté;
On le retient fort mal par tant d'austérité;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.
En vain sur tous ses pas nous prétendons régner:
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner.*

Sganarelle

Chansons que tout cela!

Ariste

*Soit, mais je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes:
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes.
A ses jeunes désirs j'ai toujours consenti
Et je ne m'en suis point, grâce au Ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissements, les bals, les comédies;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens,
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds:
Que voulez-vous ? je tâche à contenter ses vœux [...]
[...] mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère
Et je laisse à son choix liberté tout entière.
Si quatre mille écus de rente bien venants,
Une grande tendresse et des soins complaisants
Peuvent à son avis pour un tel mariage
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser; sinon, choisir ailleurs:
Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs,
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée
Que si contre son gré sa main m'était donnée [...]*

*Moi, je n'aurai jamais cette faiblesse extrême
De vouloir posséder un cœur malgré lui même.*

et voici l'autre son de cloche:

Sganarelle

*Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante:
Je le veux bien. Qu'elle ait et laquais et suivante:
J'y consens. Qu'elle coure, aime l'oisiveté
Et soit des damoiseaux fleurée en liberté:
J'en suis fort satisfait. Mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne; [...]
Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir
Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir;
Qu'aux discours des muguets elle ferme l'oreille
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
Enfin, la chair est faible et j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter de cornes si je puis,
Et comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
Je prétends corps pour corps pouvoir répondre d'elle.
[...] Ma foi, les filles sont ce que l'on les fait être.*

Notons encore ce que Molière fait dire à Léonor, la très jeune fiancée du très vieil Ariste, qui, elle, n'aime pas les jeunes galants, les petits muguets de cour:

*Ils pensent avoir dit le meilleur mot du monde
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard.
Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zèle
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.*

26 décembre 1662: c'est la création de *L'École des Femmes*. Molière joue Arnolphe, Catherine De Brie, Agnès (rôle qui restera toujours sa propriété). Peu de chose à relever dans cette pièce; mais comment Molière aurait-il pu s'empêcher de penser à sa propre situation en peignant un homme de quarante-deux ans amoureux d'un tendron de dix-sept printemps? Tout de même, on voit chez Arnolphe d'une part la hantise pour l'homme vieillissant de voir un rival plus jeune lui souffler sa femme, et de l'autre le projet, le désir de façonner à son gré le caractère de la future épouse en la préparant, en la formant dès l'enfance. Et encore, chez lui comme chez Molière, le penchant à la jalousie et le côté possessif du caractère.

Mais aussi, dès cette première pièce créée après le mariage, les esprits malveillants sautent sur la perche ainsi tendue: comme Arnolphe Agnès, Molière a élevé Armande, avec quelque chose de plus:

*Arnolphe commença trop tard à la forger:
C'est avant le berceau qu'il y devait songer,
Comme quelqu'un l'a fait...*

L'auteur d'*Élomire hypocondre* (1670)¹⁶ insinue donc que Molière aurait épousé sa propre fille: le père d'Armande ne serait pas le comte de Modène, mais celui que tout le monde a connu pendant des années comme l'amant de Madeleine. La calomnie (car c'en est sans doute une) poursuivra Molière, même longtemps après sa mort.

Armande débute vraiment en juin 1663, dans la *Critique de l'École des Femmes*. Quelques mois plus tard, en octobre, elle va jouer dans *L'Impromptu de Versailles* une «satirique spirituelle», mais surtout, comme Molière met en scène tous les comédiens de sa troupe affairés à la préparation d'un spectacle réclamé par le roi, il fera intervenir parmi eux «Mlle Molière». Et cela nous vaut une première passe d'armes: Molière se plaint que les comédiens ne sont pas prêts à jouer leur rôle.

Mlle M.– *Voulez-vous que je vous dise? Vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.*

M.– *Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.*

Mlle M.– *Grand merci, Monsieur mon mari. Voilà ce que c'est: le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois [= 20 févr. 1662 - 14 oct. 1663].*

M.– *Taisez-vous, je vous prie.*

Mlle M.– *C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux différents!*

M.– *Que de discours!*

Mlle M.– *Ma foi, si je faisais une comédie, je la ferais sur ce sujet. Je justifierais les femmes de bien des choses dont on les accuse, et je ferais craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilités des galants...*

Il faut évidemment prendre cela sur le ton de la plaisanterie, de la taquinerie, ne pas croire que la brouille s'est déjà installée entre les époux. Mais presque malgré lui, Molière révèle son caractère peu patient, bourru, et montre la jeune femme encline à se révolter et à rechercher les compliments de galants davantage empressés à lui plaire.

Tout cela, les critiques l'ont souligné depuis longtemps. Et ils ont tellement tourné et retourné l'œuvre de Molière, ils l'ont tant scrutée sous toutes ses faces que trouver du nouveau est une gageure. Voilà pourtant quelque chose qui n'a jamais été évoqué.

Le 19 janvier 1664 naît le premier enfant de Molière et d'Armande. Dix jours plus tard, Molière crée *Le Mariage forcé* (29 janvier 1664). On y rit du vieux Sganarelle qui, à cinquante-trois ans (Molière en a quarante-deux) a pris la résolution de se marier et qui explique ses raisons:

«outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera et me viendra froter quand je serai las»,

outre cela, ajoute-t-il,

j'aurai le plaisir de voir de petites créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la

¹⁶ Dans l'éd. Couton, t. II, p. 1242.

maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville et me diront de petites folies les plus agréables du monde...

Dans un contexte comique, voilà cependant un véritable hymne aux joies de la paternité, le seul de tout le théâtre de Molière, précisément écrit au moment même où Armande va accoucher... Il y a sans doute là plus qu'un hasard.

Le petit Louis meurt à 10 mois, en novembre 1664. Quelques semaines plus tôt, un vieil ami de Molière, La Mothe Le Vayer avait perdu son fils (qui n'était plus un enfant, mais un homme de trente-cinq ans). Molière lui adresse un sonnet, accompagné d'un mot de consolation: il y évoque la douleur de «voir mourir ce qu'on aime» et les pleurs légitimes qu'entraîne une «perte cruelle»¹⁷. Sans doute est-ce aussi ce qu'il éprouve dans son cœur de père.

Mais il y a également le revers de la médaille. Car au Sganarelle possessif et casanier qui déclare: «*Vous ne serez plus en droit de me rien refuser, et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira...*», la jeune Dorimène (jouée par la Du Parc) réplique en se rebiffant:

Sganarelle

N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne?

Dorimène

Tout à fait aise, je vous jure; car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât pour sortir promptement de la contrainte où j'étais avec lui et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement et à réparer comme il faut le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderais pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades, en un mot toutes les choses de plaisir, et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que de votre côté vous ne me contraindrez point dans les miennes; car pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et que l'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité comme je serai persuadée de la vôtre.

On voit l'humeur, les dispositions de cette future épouse. Pas d'infidélité, certes, mais une indépendance de vie qu'un tel mari appréciera peu. Allons même plus loin: imaginons, non pas le père, mais la mère tenant fermement en bride sa fille («peu de liberté, contrainte»), comme Madeleine aurait pu le faire et l'a peut-être fait, et revoyons la réaction: «*J'ai souhaité cent fois [le mariage, quel que soit le mari] pour me voir en état de faire ce que je voudrai.*»

¹⁷ *Ibid.*, t. II, p. 1184.

Commentaire et explication tout à fait admissibles: Molière a compris que sa femme ne l'a pas épousé par amour.

Poursuivons. L'actrice connaît le succès, dans des rôles qui la mettent en valeur: elle joue *La Princesse d'Élide* et Elmire dans *Le Tartuffe*. Rien à voir avec la vie privée du couple. Ou plutôt si: vers cette date, les galants s'empressent autour d'Armande, flattée, courtisée; la rumeur publique lui prête de premières aventures extraconjugales. Molière le jaloux essaie de se rassurer: une femme jeune et jolie doit s'attendre à des propositions contraires à l'honneur. Mais Elmire affirme bien haut:

*Une femme se rit de sottises pareilles
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles. [...]
Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos,
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.*

La Fameuse Comédienne prétend que l'un des premiers amants d'Armande à cette époque-là précisément fut l'abbé de Richelieu: souvenons-nous que le premier Tartuffe portait le costume d'un abbé¹⁸, d'un «petit collet». Et que le personnage est dénoncé, discrédité par son hypocrisie autant que par son penchant à la luxure. Comme si l'on voulait mettre en garde contre un pareil amant et exhorter à la résistance vertueuse.

En vain. La coquetterie, le tempérament l'emportent. Comment renoncer à être courtisée, complimentée, priée d'amour par les jeunes seigneurs de la cour, petits marquis ou petits maîtres? Et du coup le mari, l'homme se replie sur lui-même, un peu amer, désabusé mais exigeant la sincérité, le parler vrai, le renoncement au monde. Le ménage Molière a quitté la vie commune. Juin 1666: Molière joue Alceste *le Misanthrope* et Armande, Célimène. Ne font-ils que jouer ces personnages ou y mettent-ils un peu, beaucoup d'eux-mêmes, de leur attitude réciproque, de leurs sentiments réels? Un Alceste profondément amoureux et qui souffre, qui cherche désespérément à retenir près de lui la femme qui lui échappe; Molière «*aurait acheté la tendresse de sa femme pour toute chose au monde, mais [il avait] été malheureux de ce côté-là*», dira Grimarest. Une Célimène obligée de convenir qu'elle ne peut rien contre ses penchants, contre son caractère, toujours attirée, fascinée par la vie mondaine et ses douceurs galantes, refusant d'aller s'ensevelir dans la solitude domestique.

N'épiloguons pas sur le personnage de Célimène, mais regardons encore du côté d'Alceste. À Philinte qui lui demande s'il est aveugle aux défauts de la coquette mondaine, il répond:

*l'amour [...]
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve [...]
Mais [...] je confesse mon faible, elle a l'art de me plaire:
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer [...]
[Et] la raison n'est pas ce qui règle l'amour.*

Dans *La Fameuse Comédienne* se place un entretien (imaginaire sans doute, mais d'une vérité frappante) entre Molière et son ami Chapelle. La fin mérite d'être citée ici:

¹⁸ Cf. *ibid.*, t. I, p. 836 sq.

Si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi; ma passion est venue à un tel point qu'elle va jusqu'à entrer avec compassion dans ses intérêts; et quand je considère combien il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me dis en même temps qu'elle a peut-être la même difficulté à détruire le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve plus de disposition à la plaindre qu'à la blâmer. Toutes les choses du monde ont du rapport avec elle dans mon cœur; mon idée en est si fort occupée que je ne sais rien en son absence qui me puisse divertir; quand je la vois, une émotion et des transports qu'on peut sentir mais qu'on ne saurait exprimer m'ôtent l'usage de la réflexion; je n'ai plus d'yeux pour ses défauts, il m'en reste seulement pour tout ce qu'elle a d'aimable¹⁹.

On remarque la concordance de ces deux textes, auxquels s'ajoute encore une troisième confidence que l'on trouve chez Grimarest²⁰, qui l'aura sans doute lui aussi «reconstituée» avec la même vraisemblance:

Je suis le plus malheureux des hommes et je n'ai que ce que je mérite. Je n'ai pas pensé que j'étais trop austère pour une société domestique. J'ai cru que ma femme devait assujettir ses manières à sa vertu et à mes intentions; et je sens bien que dans la situation où elle est, elle eût été encore plus malheureuse que je ne le suis si elle l'avait fait. Elle a de l'enjouement, de l'esprit; elle est sensible au plaisir de le faire valoir: tout cela m'ombrage malgré moi. J'y trouve à redire, je m'en plains. Cette femme, cent fois plus raisonnable que je ne le suis, veut jouir agréablement de la vie; elle va son chemin et, assurée par son innocence, elle dédaigne de s'assujettir aux précautions que je lui demande. Je prends cette négligence pour du mépris; je voudrais des marques d'amitié pour croire que l'on en a pour moi, et que l'on eût plus de justesse dans sa conduite pour que j'eusse l'esprit tranquille. Mais ma femme, toujours égale et libre dans la sienne, qui serait exempte de tout soupçon pour tout autre homme moins inquiet que je ne le suis, me laisse impitoyablement dans mes peines; et occupée seulement du désir de plaire en général, comme toutes les femmes, sans avoir de dessein particulier, elle rit de ma faiblesse.

Et la grande scène de reproches à Célimène (II,1) ressemble trop aux remontrances que Molière pouvait faire à Armande pour ne pas l'imaginer issue, *mutatis matandis*, de la vie réelle: «*De vos façons d'agir je suis mal satisfait... Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder... – Mais de tout l'univers vous devenez jaloux! – C'est que tout l'univers est bien reçu de vous...*». Au dénouement, on s'en souvient, Célimène se dérobe: «*Moi, renoncer au monde avant que de vieillir?*»; Armande partage cette réaction.

Pourquoi la douce, complaisante, indulgente Éliante ne serait-elle pas un reflet de Catherine de Brie? On l'a parfois suggéré et je n'y vois rien d'in vraisemblable. Ce ne serait même pas la première fois que Molière aurait ainsi placé face à face les deux femmes, l'épouse et la maîtresse, Armande et la De Brie. Dans *Dom Juan*, curieusement, elles jouent des personnages secondaires (c'est la Du Parc qui joue Elvire): Mathurine et Charlotte, les deux paysannes courtisées par Dom Juan. Dans sa tonalité d'ensemble, *Le Misanthrope* correspond donc parfaitement à la situation en 1666-7, situation dont une autre pièce, jouée peu après, *Le Sicilien ou l'amour peintre*, livre un nouvel écho, cette fois dans un climat de pure comédie, mais tout

¹⁹ *Op. cit.*, p. 21-22.

²⁰ *Op. cit.*, p. 147-150.

aussi révélateur. Surveillée de près par le vieux don Pèdre, la jeune Isidore se justifie d'aimer les sérénades et les fleurettes:

A quoi bon de dissimuler? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée: ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela; et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux .

Et don Pèdre:

Mais si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien que moi qui vous aime je n'y en prends nullement [...]. Mon amour vous veut toute à moi; sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

Isidore a beau jeu de rétorquer: «Certes, voulez-vous que je vous dise? vous prenez un mauvais parti et la possession d'un cœur est fort mal assurée lorsqu'on prétend le retenir par force».

De la vie domestique à la fiction théâtrale, la crise se prolonge à travers des propos qui sont à leur place ici et là. C'est encore une jeune femme avide de plaisirs mondains et se plaignant de la contrainte que l'on veut exercer sur son cœur que cette Angélique femme de *George Dandin* en 1669: rôles tenus par le couple Molière, qui joue trop au naturel la mécontente, les chamaillis, les récriminations réciproques.

Mais Molière est toujours épris de sa femme et il ne cesse de vouloir la ramener à lui. En 1670, il glisse dans *Le Bourgeois gentilhomme* un passage fameux dans lequel Cléonte, dépité, persuadé de la perfidie de Lucille et néanmoins toujours amoureux, demande à son valet de lui en dire tout le mal qu'il pourra, de lui marquer tous ses défauts pour l'en dégoûter; et il ne peut s'empêcher de transformer chaque critique en louange:

– Premièrement, elle a les yeux petits. – Cela est vrai, elle a les yeux petits, mais elle les a pleins de feux, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir [...]

– Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions. – Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs [...]

– Mais enfin, elle est capricieuse autant que personne du monde. – Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles – Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

C'est la main tendue, la volonté de passer par-dessus les défauts, quels qu'ils soient, l'offre d'un cœur qui n'a point changé. Armande accepte: les voilà enfin réconciliés, retrouvant la paix conjugale, la bonne entente. Et en janvier 1672, Molière conçoit pour Armande le rôle le plus éclatant qu'elle ait pu rêver: celui de *Psyché*, la princesse d'une beauté divine, qui voit «une foule d'amants attachés à ses pas» et qui refuse les prétendants; Psyché qui sera aimée de

l'Amour en personne. C'est le vieux Corneille qui écrira les vers les plus brûlants et les plus touchants; mais Molière a en quelque sorte conduit sa main.

En 1672 enfin, Molière fait jouer *Les Femmes savantes*. Et ici, c'est moins le ménage mal assorti de Chrysale et Philaminte qui retient l'attention que la présence d'un personnage qui porte précisément le prénom d'Armande. Choix curieux, puisque l'on pouvait donner quantité d'autres prénoms à la sœur d'Henriette; puisqu'Armande, la vraie, jouera précisément le rôle d'Henriette; puisque cette Armande de théâtre est une pimbêche précieuse, prude et pincée. Faut-il voir là une petite taquinerie, une malice sans conséquence à un moment de bonne entente dans le couple? Rôle de composition offert à Mademoiselle Molière pour qu'elle fasse valoir ses talents? C'est ainsi que je proposerais de le comprendre, tout comme le rôle d'Angélique dans *Le Malade imaginaire* où évidemment la méchante et sinistre Béline n'a rien à voir avec l'image que Molière a dû garder de sa femme dans les derniers jours de sa vie.

Je conclus d'un mot. Peut-être reconnaîtra-t-on à travers ce rapide parcours tout ce que l'œuvre²¹ peut ou pourrait devoir à ce «regrettable mariage» dont parlent Despois et Mesnard. Sans doute, on est un peu gêné de prendre l'attitude du voyeur qui pénètre l'intimité de la vie de couple; on l'est aussi de découvrir que Molière a pu, d'une certaine manière, exposer aux yeux du public ce qui aurait dû rester du domaine privé. Mais bien loin d'être un étalage ou un déballage autobiographique, la transposition théâtrale (si l'on admet la pertinence des rapprochements, de ces coïncidences que je crois assez cohérentes et assez précises pour entraîner l'adhésion), la translation littéraire des obsessions, des hantises, des sentiments de l'auteur confèrent à l'œuvre une bonne part de sa vérité humaine et de sa profondeur.

YVES GIRAUD

Fribourg

²¹ Cette œuvre qui est, «pour qui sait la lire», disait Henri Lyonnet, «de véritables mémoires». C'est sans doute aller un peu loin, mais l'affirmation a sa part de vérité.